

N. Kamala
Jawaharlal Nehru University



Synergies Inde n° 3 - 2008 pp. 69-79

Résumé : *Qu'est-ce que la diversité sinon la possibilité de s'exprimer dans une langue autre que celle parlée par la majorité dans un lieu dit francophone ? Or la diversité se manifeste non seulement dans la langue mais aussi dans ce qu'elle véhicule dans un roman postcolonial par excellence. Cette communication vise à apprécier les enjeux de cette écriture en anglais appréciant l'hybridité vibrante d'un roman situé à Montréal bouillonnant de différences de tout genre : langue, ethnie, sexualité pour ne citer que quelques critères de choix. Prenant comme base le livre *Prisoner in a Red-Rose Chain*, premier roman par Jeffrey Moore qui a gagné le prix du Commonwealth en 2000, en Inde, nous essaierons d'étudier ce qui constitue la ville et la vie de Montréal. Comme dit l'auteur lui-même, « J'aime la notion de deux cultures et faire partie d'une minorité: je me sens moins comme un mouton, moins anonyme et conformiste. » Et à notre tour, cette communication va jeter un regard sur la traduction de la diversité dans ce roman montréalais, touchant des peuples et des textes venus d'un peu partout du monde, notamment mais pas exclusivement de l'Inde. Cet 'autre' oriental dans cette œuvre a ses échos dans l'épopée indienne, le Mahabharata, une source inépuisable d'histoires.*

Mots clés : *post-colonial, hybridité, l'autre, épopée indienne*

Abstract : *What is diversity if not the possibility of expressing oneself in a language other than the majority language of a place? However, diversity is to be found not only in language but in differences of every kind in a postcolonial novel like *Prisoner in a Red-Rose Chain*, Jeffrey Moore's debut novel that bagged the Commonwealth Prize in 2000 in India. This article looks critically at what is at stake in this piece of writing in English set in a French speaking Montreal, spilling over with differences of every kind - language, ethnicity, sex. This paper attempts to study what constitutes the vitality, the character of the city of Montreal. The author states that he likes the notion of two cultures and to be part of a minority for he then doesn't feel like part of a herd and is hence less anonymous and conformist. This article attempts precisely to study the translation of this difference in a Montreal novel, that is about people from everywhere in the world especially from, but not restricted to, India. This oriental 'other' finds its echoes in the Indian epic the Mahabharata, a never ending source of tales.*

Key words: *postcolonial, hybridity, the other, Indian epic*

La diversité, parmi bien d'autres possibilités, c'est de s'exprimer dans une langue autre que celle parlée par la majorité en milieu francophone ? Dans le roman postcolonial que nous allons évoquer ici, elle se manifeste non seulement dans la langue mais aussi dans tout ce qu'elle véhicule culturellement. Nous tenterons donc d'apprécier l'hybridité vibrante d'un roman en anglais dont l'action se situe dans un Montréal bouillonnant de différences en tous genres : langue, ethnique, sexualité... pour nous en tenir à ces quelques critères de choix.

Prenant comme base le livre *Prisoner in a Red-Rose Chain*, premier roman de Jeffrey Moore qui a gagné, en Inde, en mai 2000, la plus haute distinction littéraire britannique : *le prix du Commonwealth*, nous essaierons d'étudier ce qui constitue la ville et la vie de Montréal. La critique Carole Beaulieu a souligné dans *l'Actualité* que cet écrivain fait «connaître à un public international un Montréal plein d'esprit et de fantaisie»¹. A notre tour, les lignes qui suivent vont jeter un regard sur la traduction de la diversité dans ce roman montréalais, touchant des peuples et des textes venus d'un peu partout dans le monde, notamment, mais pas exclusivement, de l'Inde. '*Moore's new novel holds a special appeal for Indian readers because the strange Milena can set "the heart beating like a tabla," even as we wonder about her sexual and cultural ambiguities, her bindi and bootstraps*' constate le professeur Malashri Lal, *Indian Express* (New Delhi). Il nous importe alors de regarder de près cet auteur et son oeuvre qui nous, Indiens, nous touche de près.

Jeffrey Moore est né à Montréal et partage son temps entre cette ville et Val Morin, au Québec. Il a fait ses études à l'université de Toronto, à la Sorbonne (Paris) et à l'université d'Ottawa, où il a obtenu une maîtrise en traduction. Il est traducteur *free lance* et chargé de cours au Département de traduction de l'Université de Montréal et au Département de français de l'Université Concordia. A présent il se consacre de plus en plus à l'écriture et a même publié son deuxième roman. L'auteur a beaucoup voyagé et séjourné quelques mois à l'étranger – «un peu partout: en Écosse, en Hongrie, à Bali et ailleurs en Extrême-Orient» – avant de revenir s'installer au Québec. Pourquoi Montréal? «*Parce que c'est une des plus belles villes d'Amérique du Nord. J'aime la notion de deux cultures et faire partie d'une minorité: je me sens moins comme un mouton, moins anonyme et conformiste.*» dit-il lors d'un entretien. A la différence de Jeremy Davenant, protagoniste de son roman, lui possède de vrais diplômes comme nous l'avons signalé et se rend à l'université pour enseigner la traduction. «*En ce qui concerne le style, le rythme, le choix des mots, l'euphonie et la grammaire, la traduction nourrit mes écrits*», affirme l'auteur.

De quoi s'agit-il en effet dans ce roman ? Résumons brièvement l'histoire. Elle se déroule à Montréal traversant les côtés francophone et anglophone de la ville. Jeremy Davenant, un jeune Britannique émigré de York (Grande Bretagne) à York, (ancien nom de Toronto) est très sensible et romantique. Il enseigne Shakespeare en traduction dans une université francophone - qu'on devine comme étant l'Université de Montréal - avec un diplôme d'études de la Sorbonne et un éventuel faux-diplôme de doctorat de l'Université de North Shrewsbury qui se trouverait en Afrique du Sud. L'auteur nous fait un clin d'œil avec le nom même du protagoniste car il existait, dit-on, un filleul de

Shakespeare qui s'appelait en effet d'Avenant. Le narrateur avait trouvé une thèse à la Bibliothèque nationale de Paris intitulée '*Une Tragédie yorkshirienne de Shakespeare : canonique ou apocryphe ?*' rédigée par une certaine Jacinthe Amyot et publiée par l'Université de Champagne-Ardenne, l'année même de la naissance du narrateur ! Il y voit la main du destin, copie la thèse et passe les semaines suivantes à la traduire en anglais et à en modifier la table des matières... si jamais il se trouverait contraint de produire sa propre thèse (pp. 105 et 186). Il cherche en effet à comprendre son destin, qu'il croit avoir été prédit et révélé lorsqu'il était enfant, dans une page choisie au hasard et déchirée d'une encyclopédie. Il était tombé sur une page commençant par S: *Shakespeare, Shaka*, un roi zoulou, une sorte de Caligula africain, *Shakhtyorsk* (une ville en Ukraine) et *Shakuntala* (l'épopée indienne). Il semble que tout cela n'ait rien à voir avec Montréal. Néanmoins, il suivra sa voix interne à travers les monts et vallées de la ville cosmopolite et complexe, en passant par toutes ces entrées, dans le labyrinthe multiculturel qu'est actuellement la ville de Montréal. Il attendra patiemment l'apparition des signes qui lui indiqueront sa voie, car il est persuadé qu'il connaît sa destinée grâce à cette fameuse page avec tous ces noms exotiques. C'est dans la rue de Montréal que le héros croisera le regard de la ténébreuse Milena. Tout de suite il pensera à la femme ténébreuse, *the dark lady*, de Shakespeare, à *Shakuntala* de l'Inde et il sera persuadé que c'est celle que son destin a prédite. C'est une entrée brusque, inattendue mais qui s'annonce inévitable à cause de « sa Page ». Ce signe, - et il est convaincu que c'en est un- en comparaison aux autres signes de la Page, devient vite une obsession pour le narrateur et devient la matière même du récit que nous allons évoquer un peu plus tard.

Pour revenir donc à ce que nous avons proposé *supra*, Sherry Simon, traductologue et universitaire, a déclaré, « *La pluralité des langues hante l'écriture postmoderne. Les croisements de langues dans le texte, la fascination de la langue étrangère, sont signes de la fragmentation et de l'interpénétration des identités culturelles. En interrogeant les imaginaires de l'appartenance, en faisant état de dissonances et d'interférences textuelles, le texte plurilingue fait état des bouleversements sociodémographiques et conceptuels de notre époque* » (Simon, 1999 : 52 -53). Elle constate que le poète canadien, A.M.Klein a apparemment évoqué l'image d'une ville à deux voix, d'une ville double. Or cette description ne convient plus à Montréal, qui est davantage aujourd'hui une ville française nourrie par une pluralité d'influences et de langues, comme l'italien et le créole haïtien, (ibid. : 44) et tout récemment, le punjabi aussi.

Des écrivains anglophones de Montréal ont déjà fait état de l'impact stimulant de cette tension de langues et de cultures dans la ville. Puisque Montréal se caractérise aujourd'hui en tant que ville de plus en plus mixte, Jeffrey Moore fait promener son protagoniste à travers les différentes zones linguistiques et met en avant l'effet de Babel causé par la rencontre de plusieurs langues à l'intérieur d'une même ville mais véhiculée par le biais d'une langue prioritaire : l'anglais, langue dans laquelle est écrit le livre et au travers de laquelle apparaissent toutes les autres langues, toutes les autres ethnies et toutes les autres cuisines venues d'un peu partout dans le monde. Ce livre est donc une traduction au sens le plus large du terme. C'est une écriture inspirée par la rencontre de

plusieurs langues émaillée d'interférences et jeux de mots interlinguistiques. C'est une traduction sans original comme on aime bien caractériser l'écriture de Montréal. Le roman en effet traverse avec finesse la frontière des langues et par conséquent celle des cultures disparates.

Le roman *Prisoner in a Red-Rose Chain* est une œuvre volontairement hybride où les langues, les personnages et les espaces de la ville constituent la force motrice du récit. Je soutiens que la ville et le protagoniste du roman de Jeffrey Moore se brouillent et deviennent une unité. Le romancier tisse des espaces faits de discours hétérogènes. On y trouve bien évidemment l'anglais et beaucoup de dialogues en français prononcés par l'ex-femme du narrateur, Sabine, son étudiante française Arielle, et plusieurs magasiniers qui parlent dans les deux langues officielles du genre 'Vous voulez un conseil ? You want some advice ?', ce qui ironise un peu sur le bilinguisme officiel canadien. Il y a de plus les noms de rues, de boutiques et de divers commerces avec des enseignes bien françaises, des signes comme 'Sous-sol à louer', ou 'Dépanneur' que le narrateur qualifie de 'inconvenience store' puisqu'il était ouvert ou fermé au gré des décisions du propriétaire, sans horaires fixes. De plus, l'auteur nous présente plein de maximes du genre 'l'art d'ennuyer, c'est de tout dire' et d'autres encore. Or, ce qui est le plus frappant chez le narrateur c'est que tout ce qui lui vient comme sentiment d'amour s'exprime en français. La femme qui devient son obsession lui est présentée en français, lorsqu'il veut lui exprimer ses sentiments c'est le français qui lui vient en aide « 'Je t'aime' (*In French this doesn't sound so bad, not as jarring as the English*) car comme il le dit beaucoup plus tard 'I tried to respond but my English was handcuffed and bound ; why does Milena turn me into a stammering serf ?' (p. 213) et il arrive tout juste à dire 'Pardon ?!!

Il est donc bien clair que le narrateur, tout comme l'auteur lui-même, est épris par la langue de Molière. Le « je » du personnage se substitue au « je » libre et général de l'auteur' (Whitfield, 1987 : 16). On a beaucoup disserté sur les connotations péjoratives que peut avoir un mot anglais dans un (con) texte québécois. Je sais que sa présence renforce tout de suite l'idée d'une menace linguistique, l'influence trop grande d'une langue par rapport à une autre. En revanche, l'inverse, l'anglais qui est majoritaire dans ce roman, ne réduit pas la présence du français et celui ou celle qui le parle à une simple curiosité. Au contraire, c'est l'affirmation du statut élevé de cette langue notamment au Québec. La présence de cette deuxième langue se prête à tous les jeux possibles. Les mots français par lesquels le texte de Moore confronte le lecteur sont la valorisation de cette langue surtout lorsqu'on sait que l'auteur s'intéressait à faire son doctorat sur les traductions françaises de Shakespeare avant de décider à écrire ce livre irrévérencieux et humoristique. L'autobiographie semble se traduire en fiction chez Moore. Comme le dit Percy Lubbock, homme de lettres et essayiste anglais, 'la présence du je-narrateur ajoute à la cohérence du récit ; ce qui a également pour effet de le rendre plus vraisemblable' (cité dans Whitfield 1987 :19). Le français est presque 'le badge du snobisme intellectuel' comme signale David McGimpsey (Simon 2006 : 205). Cette présence d'une langue autre que l'anglais n'est pas limitée au français seulement mais s'étend à plusieurs autres codes.

Ce phénomène plurilingue, visuel et intellectuel est renforcé par la présence de plusieurs autres langues telles l'espagnol parlé par le voisin du narrateur, l'ukrainien parlé par le propriétaire qui n'avait point de français et très peu d'anglais, sans oublier des références à plusieurs langues mortes parlées par un collègue du narrateur, et finalement bien sûr la traduction en anglais de ces diverses langues notamment du sanscrit, de la belle épopée *Shakuntala* qui se trouvent comme épigraphes au début de plusieurs chapitres. Ce foisonnement de langues se révèle le plus fructueux avec des jeux de mots lorsqu'on remet en question l'identité sexuelle de quelqu'un et que narrateur se demande s'il s'agit de 'Adam and Eve' ou de 'Adam et Yves' (nom français au masculin !!). Ces phrases porteuses d'humour parsèment tout le roman '*Marriage is not a word, it is a sentence*' ou '*Television is a medium because it is neither rare nor well done*' et ainsi de suite sans jamais oublier les anagrammes qui devaient expliquer les mots sous peine d'impertinence !

Cette Babel des langues se comprend donc par la présence de diverses ethnies installées dans cette ville de Montréal et une seule phrase résume bien ce caractère unique, « *On the 'Boulevard' I started with some ritualistic window-shopping - past the Ukrainian bakers, the Jewish tombstone makers, a Lebanese bicycle shop called Prince of Tyre, a Greek Barber shop - to 'Retouches chez Harry, a clothing store owned by Harry Dart, who was from one of the Baltic countries.* » (p. 36). Et le restaurant indien *Chez Viswamitra*, avec des plats indiens et des prix himalayens!! Nous allons revenir sur cette référence un peu plus tard pour montrer son importance et sa pertinence dans notre étude.

La présence des personnages français et étrangers ne surprend pas dans le contexte d'une œuvre littéraire québécoise, pas plus que n'y surprennent les mots empruntés à leurs langues. Ce qui est en revanche surprenant c'est l'identité peu nette et très hybride des personnages qui parlent ces langues.

A commencer donc par la première personne qui a laissé son empreinte indélébile sur le jeune narrateur et dont les actions ont une incidence sur la vie du protagoniste : l'Oncle Gérard, qui n'est pas en fait un 'vrai' oncle de Jeremy mais un ami de sa mère que le narrateur, très jeune, idéalise. Gérard Gascoigne, - avec un nom si français, d'après ce qu'on nous présente, est un Britannique de première souche, mais qui a des liens avec la France, tout au long du livre. On ne sait jamais trop bien ce qu'il fait dans la vie. Il serait allé en Zoulouland, passer des fusils en contrebande, il serait également un comte anglais ruiné. Il avait deux jeux de cartes de visite, l'un qui le désignait comme 'mathématicien', l'autre comme 'Turf Accountant'. C'est lui qui fait rêver le narrateur et qui lui fait déchirer cette page d'une encyclopédie avant son départ pour le Canada, la page qui sera un tapis magique qui emmènera le narrateur où il voudra. C'est lui qui truque les diplômes de Jeremy Davenant, celui qui lui dit que 'le mensonge n'est que la vérité sous un masque' ! Bref, c'est un escroc adorable. Ses origines imprécises font de lui une source de mystère et d'amour. Il reste aimable et touchant.

Par contre le beau père de Jeremy est l'antithèse de l'oncle Gérard. Ralph Stilton c'est l'Anglais typique sans humour, très rigide et très sévère et qui, en

fait, représente l'Anglais original qui se déplace au Canada pour la conquête du nouveau monde - et c'est la cible haïe du narrateur qui lui impute même la mort de sa mère !

Tout comme Gérard, nous avons un autre personnage, ancien collègue du narrateur, qui s'appelle Jacques de Vauvenargues Fezensac, (officiellement changé de Dion, son vrai nom) qui, malgré son nom, *est aussi Britannique que le narrateur et qui est si complètement bilingue que 'he carved up everyone with wit and style in both official languages'* et qui est *'bisexuel avec des tendances asexuelles'*. (p. 90-91) C'est un personnage détesté par un autre collègue, Haxby, hétérosexuel typique, puisque le premier avait complètement dénigré sa traduction de Ducharme ! C'est le type rigide, sévère, qui est le seul à soupçonner le narrateur et qui demande toujours à propos du progrès réalisé par le narrateur par son doctorat, ce qu'il était censé faire dans cette université fictive en Afrique du Sud. Selon le narrateur, *« He's a man of prodigious learning, known round the world. He speaks every dead language and publishes at least one incomprehensible article a month. »* (p. 150-151)

L'interrelation dynamique de deux altérités ethniques, emblématiques du Montréal original, se comprend grâce à ses sources et anglaises et françaises. Or, le contexte actuel prend chair dans la présence des autres personnages ayant d'autres allégeances et d'autres racines ; à commencer avec le propriétaire ukrainien de l'appartement de Jeremy, Wolodko qui a servi dans l'armée polonaise avant de venir s'installer à Montréal travaillant trente sept ans à Woolworths sans jamais se plaindre, ni jamais apprendre vraiment les langues officielles du Canada. Sa femme touche la sensibilité de Jeremy et a une communication non verbale avec lui sans aucune langue commune entre eux mais parvenant à communiquer malgré tout avec beaucoup de gestes. C'est l'élément principal ukrainien de la page déchirée, la page du destin. Il faut signaler que des références ukrainiennes parsèment le roman, tout comme celles du roi zoulou, Shaka, mais je ne vais pas m'y attarder car notre intérêt porte plus particulièrement sur les références plus abondantes à l'Inde.

Cette Page qui a tant fait rêver le narrateur protagoniste et qui, il en est certain, va décider de son sort, devient plus importante à présent lorsqu'on se concentre sur le centre de tout le drame : la dame dont Jeremy Davenant tombe amoureux : Milena. La dame ténébreuse de Shakespeare dans cette œuvre est moitié indienne et moitié tchèque décrite comme *'a woman of dusky beauty - of unparagoned beauty. A black diamond.'* En ce qui concerne Jeremy, le héros, c'est aussi sa Page traduite en réalité. C'est sa Shakuntala à lui, la même que Kalidasa, le Shakespeare de l'Inde a si bien créée dans sa célèbre pièce *Abhijnanasakuntalam*, ou en français *Sacotala ou l'anneau fatal* ou plus exactement 'la reconnaissance de Sacotala'. Se présente alors l'élément crucial de toute cette œuvre montréalaise. Si d'une part le narrateur enseigne les traductions de Shakespeare à l'université, d'autre part, c'est le Shakespeare indien en traduction qui se présente devant lui en la personne de Milena. C'est le *yin* et le *yang* de l'univers littéraire mondial. L'occident et l'orient littéraire se rencontrent. C'est à la recherche de cette 'autre' qui va le compléter que Jeremy Davenant erre dans les rues de Montréal.

Il ne serait pas inutile de faire à ce point un petit survol de ce dramaturge indien et de sa pièce célèbre qui nourrit tant cette histoire. Kalidasa est connu depuis son époque même comme un des plus grands dramaturges et poètes de l'Inde antique qui a beaucoup contribué à la littérature écrite en sanskrit. Il est né près de Ujjain environ au IV^e ou au V^e siècle après J.C. et selon la légende, aurait été un des *navaratnas*, (neuf 'joyaux') de la cour du roi Vikramaditya. Il a composé des poèmes et écrit des pièces dont *Abhijnanasakuntalam*, la mieux connue comme simple *Shakuntala* est la dernière pièce de son oeuvre. A partir du 18^e siècle, on a commencé à le traduire dans des langues européennes, - anglais, allemand, français et autres. *Shakuntala* est une pièce écrite en sept actes dont la forme a tellement émerveillé Goethe qu'il a fait un prologue pareil à son *Faust*. Ce prologue parle des spectateurs éduqués et on peut tout de suite trouver le parallèle avec non seulement les lecteurs éventuels du roman de Jeffrey Moore mais aussi de tous les personnages qui peuplent ce roman !

Comme le remarque Betty Bednarski au sujet de Ferron *'Not only does Ferron provide us with a fascinating example of author reader, but there are in his books fictional readers too, characters whose most significant activity is to read and interpret books.*

Here clearly life itself is being read, with the same interpretative skills that are normally applied to literature.' (Bednarski 1989:135) Et nous pouvons en faire pareil pour le *Prisoner in Red Rose Chain*. Le narrateur lit tout en comparaison avec sa vie, y cherchant des signes, une structure et une signification pour rendre sa vie cohérente. Le *rasa*, en d'autres termes, le jeu d'émotions et d'attitudes de cette pièce *Shakuntala* est plein d'érotisme et d'amour dont les échos sont bien imprégnés dans le roman montréalais.

Cette pièce est inspirée de l'épopée *Mahabharata* du chapitre 'Adiparva'. Il s'agit du roi Dushyanta, descendant de la dynastie lunaire des Purus. Il chasse dans la forêt et s'approche de l'ermitage du sage Kanva. Celui-ci se étant absent, le roi ne voit que sa fille adoptive, Shakuntala, dont il tombe fou amoureux. Shakuntala est en fait la fille d'un sage Vishwamitra et d'une *apsara*, être céleste, Urvashi. Le roi veut l'épouser tout de suite. Celle-ci accepte à condition que le fils né de cette union soit le futur roi du royaume. En l'absence des aînés c'est un mariage de style *gandharva* qui est célébré, c'est-à-dire, une union basée sur le consentement mutuel sans sanction officielle ou sociale. Selon la légende, un fil naquit après le départ du roi qui promet de revenir mais qui ne revient point. Alors Shakuntala et son fils partent au palais royal afin de demander leur dû. Le roi refuse de les reconnaître lorsqu'une voix céleste lui rappelle sa promesse et les deux sont reconnus. Le fils est appelé Bharata, fondateur légendaire du pays de l'Inde connue comme *Bharat*.

Or, la pièce de Kalidasa rend cette histoire plus acceptable en donnant une explication à l'amnésie du roi. Dans sa pièce, le roi Dushyanta donne une bague à Shakuntala où son nom est gravé et il lui dit qu'elle ne doit attendre sue le nombre de jours qu'il y a de lettres à son nom pour sa rentrée. Perdue dans la contemplation de son amour, Shakuntala ne fait pas attention à l'arrivée du sage Durvasa. Celui-ci enrage à cause du manque de respect affiché par Shakuntala et la maudit disant que celui auquel elle pense tant l'oubliera !

Grâce aux supplications de ses amies, il ajoute que la personne se souviendra d'elle en voyant un objet donné comme souvenir de son amour.

A cause de cette malédiction, le roi Dushyanta oublie son épouse Shakuntala qui l'attend en vain dans l'ermitage. Enceinte de son enfant elle quitte l'ashram pour aller à la recherche de son amour. Sur la route, elle perd la bague, la marque qui devait rappeler au roi sa promesse. Par conséquent, à son arrivée au palais, le roi ne la reconnaît pas et refuse même le face-à-face, puisqu'il n'est pas correct de regarder une étrangère selon son sens de l'honneur. Déçue, Shakuntala quitte le palais et une lumière céleste la ramène à son point de départ. C'est sa mère, l'apsara Urvashi qui la ramène à son monde dans les cieux, bien au-delà du monde doré du palais et celui simple de l'ermitage. Bien plus tard, la bague est retrouvée dans l'estomac d'un poisson attrapé par un pêcheur accusé d'avoir 'volé', la chevalière du roi, et qui est emmené devant ce dernier. En la voyant, le roi se souvient de Shakuntala, de son séjour et de sa promesse et il va retrouver sa femme et son fils, qui se trouvent dans un endroit neutre où ils peuvent tous se réunir.

Dans un jeu allusif, fin et complexe, Jeffrey Moore se sert de cette épopée non seulement dans sa recherche de cette fille ténébreuse Milena, sa Shakuntala dont les lecteurs sensibles et avertis vont trouver des indices éparpillés partout dans le roman. Les références abondent non seulement dans les épigraphes au début d'environ neuf chapitres du livre qui annoncent, de façon intertextuelle, ce qui va se produire mais aussi dans des touches subtiles telles le nom du restaurant indien Chez Viswamitra, référence au père de Shakuntala par exemple. Le protagoniste est tout aussi éperdu de son héroïne que Dushyanta de *Shakuntala*. Il lui offre également une bague qu'elle perd au cours de l'histoire et qu'elle retrouve plus tard. Et finalement tous les deux se retrouvent après tant de péripéties dans un endroit neutre (ni l'Inde, ni le Québec) qui est l'Angleterre. Mais à une différence près, c'est en effet un retour pour Jeremy qui était parti initialement de ce pays. C'est le cycle de la vie. Il retourne à son point de départ initial pour arriver à se comprendre, à retrouver son amour et à accepter la vie comme elle se présente, au lieu de se mettre en quête d'un rêve irréalisable. C'est presque le fatalisme hindou qui le régit. Mais à la différence de la pièce indienne, l'héroïne n'est pas appréciée de la même manière par tout le monde.

Cette même fille est perçue par son ami Jacques comme '*a warrior diesel dyke, a feminist separatist, ... who is a paranoid Marxist who's angry on a full-time basis, who walks around waiting to be offended*'. Elle lutte pour toutes les minorités et Jacques avertit le narrateur et ajoute '*If you are not underdogging it, Jeremy, Third-Worlding it, you're not in the running. If you're not in the minority -* auquel rétorque le narrateur '*I am in a minority. You, frog boy, are in the majority, remember?*' Cette femme et toute sa colère s'expliquent lorsqu'on apprend beaucoup plus tard que Milena et sa soeur ont été 'perdues' dans un jeu par leur père qui les avait utilisées comme enjeux, et cédées à quelqu'un qui les avait exploitées sexuellement. Et voilà de nouveau les échos d'une autre épopée indienne, le *Mahabharata*, inspiration originale de *Shakuntala*, où le roi Yudishtra du clan des Pandavas perd toute sa famille dans un jeu de dés avec ses cousins, les Kauravas !

Milena et l'oncle Gérard sont des objets construits par l'imaginaire de Jeremy, quêtes d'un certain idéal que personne ne peut jamais atteindre... Cette femme fatale ou la féministe fatale comme l'appelle le narrateur, incarne en effet un idéalisme absurde, troublée qu'elle est par son propre passé et confuse par sa sexualité. On ne sait pas trop bien si elle est lesbienne comme le prétend Jacques mais il est certes vrai qu'elle éprouve une énorme fascination pour la féministe Barbara Celerand, collègue de Jeremy, et qui à son tour la trouve fascinante. Cette identité brouillée de Milena (aux niveaux de la nationalité et de la sexualité) représente parfaitement cette fameuse hybridité culturelle que connaissent tous les êtres postcoloniaux actuellement. Les catégories étanches d'ethnie ou de sexualité ne sont plus valables avec le mouvement croissant de gens dans tous les sens de la planète. Sherry Simon : bien remarqué : '*L'hybridité culturelle existe depuis toujours. D'une part, il a toujours existé des individus qui se sont créés des parcours « entre » les cultures. C'est le vagabond, le nomade, le voyageur, l'immigrant, le marginal, le métèque, qui vit dans « l'entre-deux » culturel.*' (p. 36) Milena incarne cette hybridité de façon complète.

En revanche, une autre Indienne, Purnima, une 'vraie' cette fois, se présente brièvement, mais à Londres, lorsque le narrateur va à la recherche de Milena. Faute de Milena, Jeremy passe une nuit avec elle, discutant de musique classique indienne, de Kalidasa, essayant de comprendre son obsession et son désir ardent pour Milena en se servant de l'esprit et du corps de cette jeune Indienne qui trompe son mari qu'elle n'aime point. Purnima, c'est l'Inde contemporaine désillusionnée, formée par un passé bien indien mais qu'exploite l'occident, mais qui ne l'attire pas vraiment au fond. C'est l'Inde mythique, traditionnelle, qui continue à exercer une magie et une fascination et instruit toujours l'occident moderne. En effet, l'auteur tente de rendre Milena à cent pour cent indienne en remontant dans le passé et en lui faisant dire que sa moitié tchèque, c'est la moitié des gitanes qui, à l'origine, avaient leurs racines en Inde, que le Romany et le sanscrit avaient des parentés et n'étaient pas si distincts en fin de compte et que les deux parents étaient finalement des gitanes, quoi ! (p. 133)

Toutes ces références indiennes, (pp. 307 - 310) aux personnes, à la statue de Gandhi à Londres, à la musique ou à Kalidasa, qualifié de Shakespeare de l'Inde, Jeremy les voit toutes comme la réalisation de sa 'Page' de l'encyclopédie qui était son destin. Milena, c'est sa Shakuntala à lui, avec qui il croit qu'il va vivre pour toujours comme dans les contes de fées. Il y a aussi des références à des réalités moins idéalistes comme ce monsieur punjabi, un immigrant foncier auquel on refuse une subvention parce qu'il veut écrire en punjabi ... ou plus linguistiques comme l'étymologie du mot anglais 'love' censé dériver du mot sanscrit 'loubha' (p. 339) qui veut dire *désirer ardemment*, et ainsi de suite.

Mais l'essentiel c'est que les personnages ainsi que leurs langues et leur sexualité sont souvent tous générateurs d'humour. Sherry Simon estime que '*le caractère paradoxal de l'espace urbain permet qu'il y ait proximité des individus et des groupes, sans qu'il y ait nécessairement interaction*' (1999 : 30). Or, dans ce roman que nous venons de brièvement analyser, il existe beaucoup d'interactions, beaucoup de va-et-vient entre les lieux, les langues et les individus dans les rues de Montréal.

Betty Bednarski a défini l'altérité comme '*se projeter dans la conscience d'un autre, se laisser circonscrire par lui, que ce soit en littérature ou ailleurs répond à un besoin et à un fait fondamental de l'existence humaine*' (p. 79) Citant Bakhtine, elle déclare en effet que '*seul l'autre peut compléter le moi, le constituer, non seulement comme unité spatiale et temporelle, mais comme un « tout signifiant*'. (Ibid.)

Le rapport du « moi » anglais à l'autre québécois constitue certes un point intéressant en général dans les œuvres québécoises. Or, dans cette œuvre, il ne s'agit plus d'un simple 'Autre' mais de plusieurs 'Autres' et à chaque instant on se définit et on se redéfinit par rapport aux interactions variées avec ces multiples 'autres' effondrant le binarisme habituel du Canada entre les Anglais et les Français. Le roman met en relief une grande diversité voire cette grande hybridité urbaine de Montréal. Il confirme en effet ce que Anjali Prabhu a bien dit au sujet des théories de l'hybridité '*postcolonial theories of hybridity do away with the old dichotomy of colonizer/colonized, which is substituted by ideas of multiplicity, plurality, and difference in a less specifiable way*' (p. xiii).

C'est un roman écrit en anglais, où le récit intègre des bribes de plusieurs langues et en conséquence, plusieurs références à des civilisations très éloignées mais qui se mêlent à Montréal et ce faisant le texte met en relief et examine les allégeances et les appartenances du narrateur et par extension celles de l'auteur. L'œuvre de Moore joint l'orient et l'occident, les récits historiques avec une trame narrative du présent, inspirée de sources multiples et témoignant d'une vaste connaissance littéraire.

Ce livre a connu un grand succès. Le grand charme du roman provient, d'une part, de son sujet d'obsession, bien sûr, de son ton décontracté, ironique, littéraire, mais aussi d'un intertexte de références tout à fait hétéroclites : inspiration de Shakespeare et de Kalidasa, le Shakespeare indien. Il valorise les divergences, les regards croisés, les cultures multiples : des références qui font appel à des communautés littéraires autant occidentales que très orientales. Ce qui résulte, c'est une ville de Montréal postcoloniale caractérisée par la pluralité culturelle et des rapports de diversité passionnants. Et, heureuse coïncidence, comme nous l'avons signalé tout au début : l'écrivain a été couronné par le prix du Commonwealth en Inde, à New Delhi : une vraie rencontre de fiction et de réalité et peut-être, qui sait, la réalisation d'un rêve de l'auteur !

On dit que les divisions et les tensions peuvent fertiliser la production littéraire. Nous en avons vu ici un bel exemple.

Notes

¹ http://www.jeffreyrobertmoore.org/Archive/rev_ex_red-rosechain.html

Bibliographie

Bednarski, Betty (1989) *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Gref, Toronto.

Kalidasa, *The Loom of Time: A Selection of His Plays and Poems*, (Tr. Chandra Rajan) (1989), Penguin, New Delhi.

Lal, Malashri 'From Canada, With Fabulism' in *Indian Express*, 19 March 2000.

Moore, Jeffrey (1999) *Prisoner in a Red-Rose Chain*, Thistledown Press, Saskatoon.

Prabhu, Anjali (2007) *Hybridity. Limits, Transformations, Prospects*, State University of New York Press, Albany.

Simon, Sherry (2006) *Translating Montreal*, McGill-Queen's University Press, Montreal.

_____ (1999) *Hybridité culturelle*, Editions Ile de la Tortue, Montreal.

Whitfield, Agnes (1987) *Le je(u) illocutoire. Forme et contestation dans le nouveau roman québécois*. Les Presses de l'Université Laval, Québec.